Ami du Clergé du 17 mars 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Carême. — L'INSTITUTION DIVINE DE L'EGLISE : VII. L'infaillibilité pontificale, 81.

L'Année avec Notre-Dame. — *L'Annonciation* (25 mars) : Culte français de l'Annonciation, 82. — *Notre-Dame des Sept Douleurs* (Vendredi de la Passion) : N.-D. de Compassion, 84.

Pour le Jeudi Saint. — Jésus hostie et nourriture, 85.

Quatre plans de sermons sur l'Enfer. — II. Quels sont les habitants de l'enfer ? 87. — III. Les peines de l'enfer, 88. — IV. L'enfer et la bonté divine, 88.

CAREME

VII

Dimanche de Pâques

L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE

Mes frères,

Pour la hiérarchie de son Eglise, et d'abord pour son chef suprême, N.-S. a voulu un privilège, qui semble à première vue exorbitant, mais qui à la réflexion apparaît au contraire comme une nécessité professionnelle.

Je veux parler de l'infaillibilité.

Il fut un temps, à l'époque du Concile du Vatican, quand l'infaillibilité pontificale fut proclamée dogme de foi, où toute la polémique antireligieuse se faisait autour de ce privilège. Beaucoup d'encre et beaucoup de salive furent dépensées sur un sujet dont, comme il arrive souvent, on ignorait ou l'on voulait ignorer le premier mot : ce qu'il fallait entendre par infaillibilité pontificale.

Pour les uns, proclamer le Pape infaillible, c'était le déclarer impeccable, ou, si je puis me permettre l'expression, tabou.

Pour les autres, proclamer le Pape infaillible, c'était le déclarer indiscutable sur toutes les questions qu'il lui plaisait d'aborder, à propos de tout et à propos de rien, sur la pluie et le beau temps.

Sur ce thème, il était facile d'accumuler les plaisanteries et de faire gorges chaudes des prétentions cléricales.

Tout homme quelque peu instruit et de bonne foi sait aujourd'hui ce qu'il faut entendre par l'infaillibilité de l'Eglise, ou disons tout court du Pape, puisque en définitive l'autorité suprême lui appartient : c'est le privilège de ne pouvoir se tromper *sur les questions de foi et de morale* quand il parle officiellement ou comme nous disons en langage ecclésiastique *ex cathedra,* du haut de la chaire, c'est-à-dire en sa qualité de docteur et chef suprême de l'Eglise, pour mettre fin à une controverse avec l'intention d'obliger les fidèles.

Je crois que vous n'aurez pas de peine à vous convaincre 1° qu'il en est ainsi — et 2° qu'il devait en être ainsi.

En d'autres termes : vous constaterez par les faits que N.-S. a institué une Eglise infaillible, ensuite vous comprendrez à la réflexion que les nécessités l'exigeaient.

I. — *Devant l'Histoire*

C'est un fait d'abord que N.-S. a promis à ses apôtres de les assister dans cette mission qu'il leur confiait d'enseigner l'univers, si bien qu'il les couvre de son autorité, et que leur désobéir c'est lui désobéir. « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » (Mat., XXVIII, 19-20). « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez prêcher l'Evangile à tout l'univers. Celui qui ne croira pas sera condamné » (Marc, XVI, 16).

C'est en vue de cela qu'il leur avait dit précédemment : « Pour moi, je prierai le Père, et il vous donnera un autre consolateur, pour qu'il demeure toujours avec vous ; c'est l'Esprit de vérité » (Jo., XIV, 16-17). « Quand le Consolateur, l'Esprit de vérité sera venu, il vous guidera dans toute la vérité » (Jo., XVI, 13).

De telles promesses n'auraient aucun sens si elles ne signifiaient pas que les apôtres ne pourront se tromper quand ils enseigneront l'Evangile : elles engagent en effet l'infaillibilité même du Christ et du Saint-Esprit dont l'assistance leur est assurée.

Et c'est un autre fait que les apôtres ne l'ont pas compris autrement.

Ecoutez en quels termes ils promulguent les décisions de leur Premier concile, celui de Jérusalem : « Il a semblé bon à l'Esprit-Saint et à nous » (Actes, XV, 28). Ecoutez en quels termes S. Paul jette l'anathème aux erreurs : « ...Quand un ange venu du ciel vous annoncerait un autre Evangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème ! » (Gal., I, 8). Ecoutez avec quelle assurance S. Jean parle de l'enseignement des apôtres : « Nous, nous sommes de Dieu ; celui qui connaît Dieu nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute point : c'est par là que nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit de l'erreur » (Jo., IV, 6).

Et la preuve évidente qu'ils ne se méprennent pas sur le sens des paroles de Jésus et qu'ils les interprètent bien, c'est que Dieu confirme la vérité de leurs dires par des miracles répétés : guérison d'un boiteux de naissance (Act., III, 1-11) ; guérison d'un paralytique de Lydda (Act., IX, 34) ; résurrection de Tabitha à Joppé (Act., IX, 36-43).

II. — *Devant la raison*

Devant l'histoire le privilège de l'infaillibilité est donc indiscutable.

Aussi bien, pour peu qu'on y réfléchisse, loin de sembler chose incroyable, il doit nous apparaître comme une condition indispensable du rôle de l'Eglise. L'Eglise a reçu mission de fournir à l'humanité d'une façon toujours actuelle la solution du grand problème de sa destinée. Si elle n'est pas infaillible sur ce terrain, si elle peut se tromper, si elle peut nous tromper, la voilà inapte à remplir sa tâche et voilà l'humanité abandonnée encore sans guide ni boussole vers l'inconnu.

Sans guide ni boussole ? Mais n'y a-t-il pas la parole de Dieu dans l'Evangile ? Il n'y a pas de

règle suprême en dehors de la parole du Christ, et elle suffit.

Vieil argument, qui fut, vous le savez, celui des fondateurs du protestantisme, d'un Luther et d'un Calvin, mais que beaucoup de leurs successeurs ont abandonné aujourd'hui, parce que ce vieil argument est un vain argument.

Les Evangiles, seule règle de notre foi ? Mais qui donc d'abord décidera quels sont parmi les nombreux Evangiles, les seuls Evangiles authentiques ? Saint Augustin avait raison de dire déjà qu'il ne croirait pas aux Evangiles s'il ne croyait pas à l'Eglise.

Et à supposer qu'un corps de savants puisse, par des méthodes rigoureusement scientifiques, établir la liste de ces Evangiles authentiques, cette lettre morte donnera certainement lieu, comme n'importe quel texte à de multiples interprétations. Déjà de son temps, S. Augustin comptait 88 hérésies courantes et il avouait ne les connaître pas toutes ! Alors, parmi tant d'interprétations, qui donc fixera le sens exact de telle parole de N.-S. pour que le monde ne tombe pas dans l'anarchie intellectuelle ?

Bien plus, il fut une période où les Evangiles n'existaient pas. N.-S. n'avait pas dit à ses apôtres de faire des livres ; il leur avait ordonné : « Allez enseigner les nations. » Pendant vingt ans, trente ans, les membres de l'Eglise n'auront d'autre règle de foi que l'enseignement oral des apôtres et quand ils écrivirent, ces derniers n'eurent jamais l'intention de composer *ex professo* un cours complet de religion, mais seulement de répondre à certaines questions d'actualité.

Ainsi, il apparaît à notre raison humaine, que N.-S. ne pouvait laisser au monde pour guide et boussole seulement la lettre morte d'un livre, mais qu'il devait lui donner une autorité vivante, un magistère infaillible.

* *

Ce guide il nous l'a donné en celui à qui il a dit : « Pierre, j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas... »

Déjà, sur certaines vérités, sur les vérités évidentes, toute intelligence humaine est infaillible. Je suis infaillible quand je dis en plein midi qu'il fait jour, quand je dis que deux et deux font quatre, quand je dis qu'une même chose ne peut pas à la fois être et ne pas être. Comme a écrit Fénelon : « L'infaillibilité naturelle est fondée sur l' « évidence de l'objet. »

Cette infaillibilité de l'intelligence humaine sur un terrain restreint, N.-S. l'a étendue pour son Eglise à tout le domaine de la foi et de la morale. Non plus en vertu de l'évidence des choses, mais en vertu de son assistance à lui. Mais son assistance de vérité éternelle n'est pas une moindre garantie, n'a pas moins de poids que celle de l'évidence.

Quelle sécurité est la nôtre. S. Paul disait : « *Scio cui credidi ;* je sais en qui j'ai eu foi. » Et nous autres aussi nous savons en qui nous avons foi quand nous suivons l'Eglise : nous avons foi en un chef infaillible.

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

L'Annonciation
(25 mars)

CULTE FRANÇAIS DE L'ANNONCIATION

Il y a une heure dans la vie, vie des grands ou vie des humbles, qui porte en elle tout notre destin.

A l'Annonciation, quand l'archange Gabriel a transmis son message, au moment qu'elle doit donner sa réponse, la jeune Marie de Nazareth est à cette croisée des chemins. Et son « *Fiat* » rejoint bien celui de la création. Sa destinée et la nôtre y étaient encloses comme la moisson dans le grain de blé.

L'Annonciation est le point culminant de l'existence de la T. S. Vierge, le centre autour duquel s'ordonnent ses privilèges et ses grandeurs, le nœud du mystère de Marie. D'autres heures de sa vie paraîtront plus émouvantes, plus sensationnelles, plus spectaculaires ; aucune n'a retenti aussi profondément dans le temps et dans l'éternité. « Ah ! si la terre savait, comme écrit le poète Louis Mercier, dans le style même des prophètes, ses montagnes bondiraient comme des béliers et ses collines comme des agneaux » *(La Croix*, 25-3-25).

Aussi, dans le culte catholique, ce mystère de l'Annonciation n'a pas donné lieu seulement à une fête, celle du 25 mars, mais à un jaillissement de dévotion. Notre piété a élevé à la « Vierge annoncée », comme on disait autrefois, une sorte d'arc de triomphe trilobé de prières, d'institutions, d'images. Et la France a si bien travaillé à sa décoration, qu'on peut dire de ce monument ce qu'on a dit de l'art gothique, que c'est une œuvre française, *opus francigenum*. En cette année mariale, il sera bon de nous les rappeler brièvement.

I. — *Prières*

La première de ces prières, c'est celle que nous reprenons à la suite de l'archange de l'Annonciation : l'*Ave Maria*...

Mais l'*Ave Maria* n'est pas devenu du jour au lendemain une prière d'usage comme l'oraison dominicale ou le Symbole des Apôtres. Il ne prend place entre le *Notre Père* et le *Je crois en Dieu* dans les livres de piété que sur la fin du XIIe siècle. Et à qui doit-il de devenir cette prière usuelle, la plus dite et redite, plus même que le *Pater noster ?* A la prédication des deux grands apôtres de l'*Ave* chez nous, S. Bernard et S. Dominique ; aux prescriptions synodales d'un évêque de Paris, illustre par sa science et sa piété, Odon de Sully (1198) ; aux décisions d'un concile d'Orléans, à la même époque.

Encore n'est-il en ces temps-là que le « Je vous salue Marie » : l'hommage de Gabriel prolongé de celui d'Elisabeth. Il faudra attendre trois siècles pour que se fixe sa prière finale : « Sainte Marie, Mère de Dieu... » Et elle s'élaborera sous les cloîtres de nos Chartreux de la fin du Moyen Age.

Parce que le monde prie par répétitions de « Je vous salue Marie » nos pères ont enseigné au monde à prier et à honorer l'Annonciation.

L'*Angelus*, c'est encore l'*Ave*, l'*Ave Maria* qui fait écho sur nos lèvres au son des cloches, l'*Ave Maria* qui ponctue les trois moments de la scène pathétique de Nazareth : Un ange annonça à Marie..., Voici la servante du Seigneur..., Et le Verbe s'est fait chair...

Rendons à chacun son dû. L'idée de l'Angelus — de l'Angelus du soir — revient à un moine italien. Il eut cette trouvaille heureuse de faire accompagner la sonnerie du couvre-feu de la récitation de l'*Ave Maria*.

Mais l'Angelus d'aujourd'hui, le triple Angelus, du matin, du midi et du soir, l'Angelus enfin uniformisé et universalisé, c'est l'œuvre de deux religieux français, de François Dupuy, prieur de la Grande Chartreuse et de Guillaume Briçonnet, Abbé de St-Germain-des-Prés.

Et voici que la piété invente la guirlande d'*Ave*, le « Rosaire », dont elle festonne les statues de la Vierge, et à longueur de jour (Rosaire perpétuel) et en chœur (rosaire vivant). Le promoteur du rosaire, S. Dominique, est sans doute un espagnol, mais c'est en France qu'il acclimate son rosaire; c'est un français, le P. Marie-Augustin Chardon qui rénove et généralise le rosaire perpétuel né en Italie; c'est une française, la sainte lyonnaise, Pauline Jaricot, qui enrichit la roseraie spirituelle mariale du rosaire vivant. A ces titres, on a pu dire sans chauvinisme, que les *Ave* du rosaire sont roses de France.

Et ne faut-il pas signaler, à la gloire de la Vierge annoncée, ces gerbes massives d'*Ave* dont la France fleurit son image aux jubilés traditionnels du Puy ? « C'était, en effet, le lieu où se célébrait, dans les formes les plus émouvantes et les plus solennelles, la rencontre de l'ange et de la Vierge, cette rencontre qui décida du sort du monde, l'Annonciation. Quand. par une coïncidence qui se présente à de très rares intervalles, le jour de l'Annonciation tombe un Vendredi Saint, c'est-à-dire quand l'annonce du rachat coïncide avec la réalisation du rachat, alors c'est fête spéciale à Notre-Dame du Puy, et avec le renouveau, ce sanctuaire voit accourir de toutes les parties de la chrétienté les foules prosternées » (G. Hanotaux, *Jeanne d'Arc)*. Des papes et des rois y sont venus nombreux ; la mère de Jeanne d'Arc, Isabelle Romée, s'y agenouilla pour la mission de sa fille ; aux derniers jubilés du XX^e siècle, plus de 100.000 pèlerins ont gravi les marches de la basilique.

II. — *Congrégations*

Un autre fleuron de la Vierge de l'Annonciation, ce sont les Congrégations religieuses spécialement vouées à honorer ce grand mystère et connues sous le nom d'Annonciades.

Les vierges consacrées non seulement ont aimé se placer sous le patronage de la Vierge des vierges, mais elles ont voulu aussi honorer et revivre chaque mystère de son existence. Nous avons des Sœurs de l'Immaculée, les Visitandines, les Petites Sœurs de l'Assomption... Il eut été étrange que le mystère capital de la destinée de la T. S. Vierge n'eût pas donné naissance à un Ordre religieux.

En fait plusieurs se réclament de lui.

Tel celui des *Annonciades célestes*. Fondées en 1604, à Gênes, par Marie-Victoire Fornari, elles s'établirent ensuite à Paris, et le diocèse de Langres possède encore aujourd'hui leurs deux seuls monastères en France. Chez nous, elles portent le nom de *célestes* et en Italie celui « d'azurées » *(turchine :* nous dirions Sœurs bleues), à cause de leur scapulaire, de leur ceinture, de leurs chaussures qui sont bleu d'azur sur leur robe et leurs bas blancs : les deux couleurs de la Vierge.

Tel celui des *Annonciades du Saint-Esprit*, qui eurent leur époque de prospérité au XVII^e... et qui ont fini par se fondre avec les plus célèbres de toutes, les Annonciades de France.

Telles, ces *Annonciades de France*, les bien nommées : elles sont nées en France, à Bourges, en 1500 et de la piété d'une reine de France, la B^se Jeanne de Valois, fille de Louis XI et épouse répudiée de Louis XII, que l'Eglise va prochainement canoniser.

La vie religieuse de l'Annonciade s'épanouit dans l'atmosphère de ce mystère d'aube, qui est pourtant, ne l'oublions pas, l'aube d'un destin tragique. Comme les Enfants de Marie, les Annonciades portent sur leur bure un large ruban bleu auquel est suspendue une médaille d'argent qui figure la scène de l'Annonciation ; mais leur scapulaire est de couleur rouge, car l'enfant annoncé sera le Sauveur du monde par son sang et sa Mère, la Reine des martyrs.

Elles ont pour programme de leur vie intérieure l'imitation des dix principales vertus dont la Vierge de l'Annonciation donne l'exemple. Les dix nœuds de leur ceinture de corde le leur rappelle. Mais chez elles ces dix vertus se nomment les dix plaisirs de Notre-Dame, car la Vierge de Nazareth et ses servantes les pratiquent avec la joie et l'empressement que donne l'amour à un jeune cœur fait pour l'enthousiasme.

Elles sont ses servantes, ou mieux ses *ancelles :* elles portent le nom que s'est donné leur Patronne au jour de l'Annonciation : *ecce ancilla Domini ;* voici la servante du Seigneur.

Entre autres biographies de la B^se Jeanne de Valois, un prêtre a écrit celle intitulée la « *Vie méprisée de Jeanne de France, suivie de médailles d'Annonciades* ». Ces médailles nous permettent d'admirer de belles figures de saintes et de martyres de l'Ordre au cours de sa longue histoire. Magnifique hommage à la Vierge annoncée, puisqu'il n'en est pas de plus beau que celui d'une vie sainte. Depuis quatre siècles et demi, la sève n'est pas tarie de cet arbre qui fleurit au jardin de la Vierge.

III. — *Images*

Enfin, le mystère de l'Annonciation a reçu chez nous une sorte de culte national officiel, qui achève de faire de la dévotion à la Vierge annoncée une dévotion française. Le culte des saints ne va pas sans image. Et l'Annonciation a été représentée sur nos monnaies et sur nos drapeaux.

« On a tant fait d'Annonciations qu'il semble que ce thème ne puisse plus être varié », a écrit Théophile Gautier, poète et critique d'art. Ne disputons pas à d'autres pays, et particulièrement à l'Italie, de pouvoir s'enorgueillir des plus purs chefs-d'œuvres artistiques de l'Annonciation : ceux d'un Fra Angelico, d'un Andréa del Sarto, d'un Véronèse. Selon la prophétie de la Vierge du *Magnificat* toutes les générations et de tous les pays, chacun à leur manière et selon leur génie, l'ont proclamée Bienheureuse.

Mais si nous ne possédons pas les plus belles représentations de ce mystère de Nazareth, nous avons les plus significatives, celles qui marquent que le royaume de France est bien en effet le royaume de Marie.

La monnaie d'un pays porte l'effigie de ses maîtres. N'est-ce pas le motif qu'invoquait Notre-Seigneur pour faire admettre de ses compatriotes leurs

obligations de contribuables de César ? A la fin du règne de Charles VI, on vit apparaître sur la monnaie royale le type de la Salutation angélique avec l'incipit : *Ave Maria,* si bien que les ducats d'alors prirent le nom de *saluts,* comme nos anciennes pièces d'or s'appelèrent des *Louis,* pour avoir été frappées primitivement à l'effigie de Louis XIII.

Autre signe de la royauté spirituelle de Marie sur la France, le plus gracieux et le plus cher à nos cœurs : la scène de l'Annonciation sur le fanion de Jeanne d'Arc, la libératrice.

« ...Il y avait dans ces emblèmes flottant au vent un sens mystique, une vertu, une force. Jeanne d'Arc eut, à la fois, une bannière, un étendard, un fanion. Sur la bannière était peint le crucifix ; sur l'étendard... le Roy du ciel en majesté. Quant au fanion tenu par ses serviteurs et qui indiquait sa place dans l'armée, il figurait la Sainte Vierge en Annonciation, l'Ange lui offrant la fleur de lys, fleur de pureté et fleur de France... L'image de l'Annonciation, c'est la commémoration constante, auprès d'elle, de cette fête de Notre-Dame du Puy, qui lui a été assignée comme le point de départ de sa mission. La Vierge pure, l'Ange annonçant, la fleur de lys, c'est toute sa vocation... » (G. Hanotaux, *Jeanne d'Arc,* livre II, ch. I).

Monnaies et emblèmes ont reconnu, à une époque de notre histoire, le culte officiel de la France à la Vierge annoncée.

* *

Il faut en convenir, la scène de l'Annonciation n'est plus brodée sur la soie de nos drapeaux, ni l'image du Sacré-Cœur, ni la Croix de Constantin... encore que la croix de Lorraine y ait fait son apparition.

Mais nos Annonciades offrent toujours à la Vierge annoncée l'hommage de leur vie sainte d'ancelles du Seigneur ; les chrétiens de chez nous accourent encore en foule aux jubilés du Puy pour supplier ; les catholiques du monde prient toujours aux heures des *Angelus* et chaque fois ils prient avec l'*Ave Maria* que des évêques de France ont introduit les premiers dans les livres de piété.

C'est pourquoi nous espérons quand même en des *Angelus* de paix, comme celui de Louis XI, qui répéteront à la France et au monde le message de l'archange : Votre enfant, Jésus, « sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il règnera éternellement sur la maison de David, son père, et son règne n'aura pas de fin... »

Notre-Dame des Sept Douleurs

(Vendredi de la semaine de la Passion)

NOTRE-DAME DE COMPASSION

Par deux fois, au cours de l'année liturgique, l'Eglise célèbre les Sept Douleurs de Notre-Dame : le Vendredi de cette semaine puis le 15 septembre.

Mais, dans nombre de contrées, la première de ces fêtes s'appelle communément : la Compassion de Notre-Dame ou Notre-Dame de la Compassion.

La note dominante de Notre-Dame de la Compassion, ce n'est pas précisément de relever la somme de ses épreuves au cours de son existence terrestre ; de s'arrêter surtout à ces sept douleurs dans lesquelles la piété populaire a vu les sommets des souffrances de la T. S. Vierge ; de refaire l'histoire de chacune d'elles pour s'en émouvoir ; mais, comme son nom et sa place dans la liturgie l'indiquent, cette note dominante est plutôt de rapprocher la Compassion de Notre-Dame de la Passion de son divin Fils, de nous rappeler qu'elle a mêlé ses larmes à son sang, qu'elle est devenue effectivement, comme disent beaucoup, la corédemptrice du monde aux côtés du Rédempteur.

Il y a deux sortes de compassions ou du moins deux degrés dans la compassion. Elle est, pour le moins, un sentiment d'attendrissement qui nous envahit au spectacle des souffrances d'autrui et nous porte à en témoigner par notre attitude, nos paroles, notre aide. — Plus profondément, elle est la participation, l'assimilation effective à la souffrance d'autrui qui fait que l'on ressent vraiment, au moins dans sa sensibilité, toutes les souffrances d'autrui. La première est *pitié ;* la seconde est pleinement *compassion.* Et Notre-Dame a connu les deux.

I. — *Notre-Dame de Pitié*

Dès la nouvelle de l'arrestation et de la Passion de son Jésus, le cœur de Marie devait s'émouvoir, s'attendrir, se rapprocher du cœur de son Jésus.

La tradition et l'Evangile qui nous montrent sur la voie douloureuse ou au pied de la croix, la sympathie de Véronique, celle des femmes et des jeunes filles de Jérusalem, celle de Marie-Madeleine, nous montrent d'abord la T. S. Vierge qui accourt immédiatement porter à son cher Fils le témoignage de sa compassion.

Il n'avait plus été question d'elle depuis les jours de l'enfance ou du moins depuis l'inauguration de la mission publique de Notre-Seigneur aux noces de Cana. Avait-elle même entendu le cri d'admiration de cette auditrice de Jésus : « bienheureux le sein qui vous a porté ! bienheureuse votre Mère ! »

Mais à peine le lugubre cortège du condamné s'est-il engagé sur la voie douloureuse, que nous la voyons apparaître : *Quatrième Station :* Jésus rencontre sa Très Sainte Mère. Elle l'accompagne sur tout le parcours et jusqu'au bout où l'Evangile signale sa présence au pied de la croix : *Stabat.* Les trois longues heures d'agonie elle reste à cette même place pour donner à son Jésus le réconfort de sa présence et de sa fidélité puisque la tradition remet entre ses bras le corps inanimé de son enfant détaché de la croix.

Ainsi elle a été de celles qui ont eu pitié ; de celles qui ont pleuré sur Jésus souffrant ; de celles qui ont veillé et pleuré avec lui, quand ceux qui y avaient été invités et qui parfois avaient été si fiers des triomphes de leur Maître au point de les considérer un peu comme leurs triomphes, les apôtres, avaient fui à l'exception de S. Jean et de Pierre... de Pierre qui se tenait à distance, pour voir ce qui se passerait...

Et déjà, à ce titre, la Sainte Vierge aurait droit à notre admiration et à nos hommages. Elle compte parmi ces natures désintéressées, oublieuses d'elles-mêmes, toutes données aux autres, qui sont l'honneur de l'humanité, et qui sont ainsi le plus souvent parce qu'elles-mêmes ont beaucoup souffert. Comme le note La Bruyère, en fin psychologue *(Caractère,* XI) : « La santé, la richesse ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirant la dureté pour leurs

semblables ; et les gens déjà chargés de leurs propres misères sont ceux qui entrent davantage, par leur compassion, dans celles d'autrui. »

II. — *Notre-Dame de Compassion*

Pourtant, la sympathie dont la Sainte Vierge entoure son Jésus à cette heure de son martyre pour le salut du monde, est d'une autre qualité que celle d'une Véronique, des femmes de Jérusalem, de sainte Madeleine elle-même. Elle n'est pas seulement Notre-Dame de Pitié, mais encore Notre-Dame de la Compassion. Et cela, à la lettre, dans toute la force du terme, c'est-à-dire qu'elle souffre, qu'elle endure, qu'elle éprouve dans son cœur toutes les souffrances de son Jésus : sa compassion, c'est sa Passion-avec-Jésus, la passion de Jésus répercutée dans son cœur et dans son âme.

Car elle est sa Mère. Et vous le savez bien, pauvres mamans, toutes les souffrances de l'enfant sont aussi celles des mères, plus même que leurs propres douleurs. Entendez-vous cette Chananéenne de l'Evangile qui supplie Notre-Seigneur : « Ayez pitié de moi », lui dit-elle. Pitié d'elle ? Mais c'est sa fille qui est tourmentée du démon ! Elle dit quand même : Ayez pitié de moi, parce que les souffrances de son enfant sont ses propres souffrances.

Si grand que soit le cœur de Véronique, si pitoyables que soient les femmes de Jérusalem, des mères elles aussi, si beau que soit l'amour de Madeleine qui lui a mérité son pardon, il n'y a pas entre elles et Jésus ces liens du sang, ces attaches de la nature, cette même chair qui sont les relations de Jésus et de Marie. Tout ce qui torture son enfant la torture elle-même. Sa sensibilité maternelle prolonge sur son être, dans sa chair même, toutes les blessures de son Jésus.

Il y a plus. La passion de son Jésus ne s'inscrit pas seulement dans son cœur et sur sa chair. Elle est, comme pour lui, le Rédempteur au plus profond de son âme.

Car si elle est Mère, elle est une Mère co-rédemptrice, c'est-à-dire qui dès l'annonce de sa maternité a su le destin de son enfant et n'a accepté cette maternité qu'en vue de sa destinée, afin qu'elle pût s'accomplir, pour que Dieu fût restitué dans ses droits et que l'humanité fût sauvée. Alors comprenez-vous que sa compassion soit bien une réplique de la Passion de Jésus ? L'héroïsme de la Passion de Jésus est dans l'héroïsme de son obéissance aux volontés du Père qui demandent pareille rédemption : *factus obediens, usque ad mortem, mortem autem crucis ;* et l'héroïsme de la Compassion de Marie est dans l'héroïsme de son *Fiat* prononcé dès l'Annonciation et renouvelé maintenant que l'heure est venue : qu'il me soit fait selon votre parole !

En un mot, parce qu'elle est appelée à prêter son concours à l'œuvre du salut du monde, la T. S. Vierge sait le pourquoi de cette passion du Sauveur. Elle prévoit les limites que lui donnera l'endurcissement, elle a le sens de l'infini amour de Dieu et le sens de la perversité du péché. Et tout cela fait que la Passion même du Sauveur se reproduit dans son âme plus profondément que la stigmatisation d'un S. François, aussi profondément qu'il était possible à une pure créature de partager, de ressentir, de vivre cette passion.

* *

Quand nous faisons le Chemin de la Croix, il est une strophe de l'hymne de ce jour que nous reprenons de station en station :

Sancta Mater, istud agas...
O Sainte Mère, opérez ce miracle
De reproduire profondément en moi
Les blessures de Jésus en croix.

Personne n'est plus qualifié pour nous obtenir cette stigmatisation spirituelle qui est le sens du mystère de la croix.

Ce sens du mystère de la croix nous est nécessaire pour apprécier, sinon à sa valeur, du moins au plus haut prix notre rédemption. Jésus n'est pas seulement pour nous le Maître qui nous a donné la révélation de notre destinée. Il est aussi le Sauveur qui a rétabli au prix de ses labeurs, de ses souffrances et de sa croix notre route vers le ciel.

Ce sens du mystère de la croix nous est nécessaire pour comprendre et sentir toute notre dette filiale envers la maternité spirituelle de la Sainte Vierge. Elle n'a pas échappé pour nous à la loi de la douleur de l'enfantement. Nous sommes les fils de ses larmes et de son martyre d'âme, comme nous sommes les fils du sang et de la passion de son Jésus.

Ce sens du mystère de la croix nous est nécessaire pour ne pas nous révolter devant le mal partout étalé et pour nous pénétrer du véritable esprit chrétien. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, qu'il me suive ! » A en juger par notre attitude devant les épreuves de cette vie, ce serait à penser que Notre-Seigneur n'a jamais prononcé ces paroles ou que le chrétien les a totalement oubliées.

Sancta Mater, istud agas... Oui, qu'elle les imprime si profondément qu'elle nous donne d'être les dignes fils de sa compassion qui reçoivent la grâce de comprendre comme S. Paul qu'ils seraient des enfants dégénérés de Notre-Dame de la Compassion, s'ils ne portaient dans leur vie le signe de la croix, s'ils n'achevaient en eux ce qui manque à la passion de Jésus, s'ils n'étaient comme leur Mère des co-rédempteurs.

POUR LE JEUDI SAINT

JÉSUS, HOSTIE ET NOURRITURE

Jesus, cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.

Jésus, ayant aimé les siens, les aima jusqu'au bout. (Jean, XIII, 1).

Mes frères,

Parmi tous les dogmes chrétiens il n'en est qu'un qui ait été appelé par excellence « le mystère de la foi » — *Mysterium fidei* — comme il est dit dans la formule même de la consécration, à la messe, et c'est le mystère de l'Eucharistie. C'est pourquoi l'Eglise lui consacre cette solennité du Jeudi Saint, si intime, si touchante.

Quelle est donc la profondeur de cette institution que nous appelons l' « *Eucharistie* » ou « *Action de grâces* » ? Quelle en est la nature ? A quoi répond-elle ? Pourquoi Jésus-Christ a-t-il institué l'Eucharistie, en la réalisant lui-même et en ordonnant à ses apôtres, à perpétuité : « *Faites cela en mémoire de moi !* »

Pour répondre à ces diverses questions, il faut se rappeler avant tout la mission même du Christ sur la terre. Cela nous permettra de mieux comprendre 1° ce que le Christ a voulu faire dans l'Eucharistie pour son Père ; — 2° ce qu'il a voulu faire pour nous, ses frères.

I. — *Ce qu'est l'Eucharistie, du côté de Dieu*

Le propre du Christ c'est de ne rien faire d'inutile, de tout diriger à la gloire de son Père, de donner à tous ses actes une valeur d'éternité, en sorte que tous ses actes soient aussi, comme le disait un grand mystique français, des « *états* », des institutions permanentes, des réalités durables, que rien ne peut altérer et qui, dans le temps, revêtent un caractère éternel.

Dans toute sa vie, cela se fait voir. Quand il est né, c'est pour qu'il y ait, sur la terre, un adorateur infini pour adorer l'Etre infini. Quand il priait sur la montagne, c'était pour offrir au Tout-Puissant un hommage sans bornes. Ce n'était pas de lui que l'on pouvait dire : « tout passe ! » *En Jésus, rien ne passe !* rien n'est fugitif, insignifiant, tout compte, tout est à la fois humain et divin, et par suite à la fois fini et infini, fini comme dimension extérieure, pour ainsi dire, mais infini comme valeur, comme beauté, comme sublimité, comme honneur et gloire rendus à Dieu !

En cela, Jésus est tout le contraire des hommes qui se croient réalistes et ne pensent qu'à la terre, se flattant de ne s'attacher qu'à ce qui se voit, se touche se palpe, s'étreint par les sens, et paraît ainsi être le ciel par excellence, alors que ce n'est qu'une ombre une fumée, un néant !

Ecoutez S. Augustin, raillant ces réalistes si nombreux de son temps comme en notre temps :

« Où sont ces délices, qui vous font marcher dans les voies de la perversité ? Je ne dis pas : où serontelles, quand cette vie aura passé ? Mais maintenant : *où sont-elles ?*

Du moment que ce jour a chassé le jour d'hier et doit être chassé à son tour par demain, quelle est donc la volupté dont vous vous faites les esclaves qui ne passe et ne s'envole ? Quelle est la chose qui ne fuie avant même qu'on puisse la saisir, alors que du jour même que nous vivons pas une heure ne peut être retenue ? La première heure a été poussée dehors par la seconde et celle-ci le sera par la troisième. Et dans cette heure elle-même, il n'est pas un instant de fixe, il n'y a rien de présent. Au moment où vous parlez du présent, il est déjà devenu le passé à jamais et tous les instants de l'heure sont fugitifs... Vous vous moquez de nous parce que nous ne songeons qu'à l'éternel que nous ne voyons pas, mais vous vous attachez, vous, à du temporel qui cesse d'exister au moment même où vous croyez le prendre ! » *(Sermon* 157).

Peinture bien souvent reprise ! Toujours vraie, toujours actuelle, toujours importante à méditer ! Pour Jésus et pour ceux qui vivent avec lui, rien ne passe, tout se situe dans l'éternité, tout devient état permanent, comme une robe que l'on tisse, fil par fil, mais qui sera finalement si bien tissée et si solide et si durable que nous en serons vêtus pour toujours au ciel !

Cela posé, revenons à la sainte Eucharistie. Elle a été instituée par le Christ pour être, à perpétuité, un hommage à Dieu, un culte souverain pour Dieu un sacrifice non sanglant, rappelant et reproduisant le sacrifice unique de la croix. Mystère de la foi, la double nature du Christ s'y révèle magnifiquement. Il est à la fois Dieu et homme. Comme Dieu, il y donne une valeur infinie à son offrande à Dieu. Sur l'autel, lorsque par la bouche du prêtre il s'y rend présent, sous une forme humble et pure, mais en quelque sorte « anéantie », Jésus, Homme-Dieu, est prêtre éternel et victime éternelle ! Grâce à l'Eucharistie Dieu infini reçoit l'hommage infini qui lui est dû. Il a devant lui un prêtre digne de lui, une victime digne de lui, un culte coextensif à son infinitude !

C'est pourquoi nous considérons l'Eucharistie comme le chef-d'œuvre de l'Evangile, le miracle de la mission du Christ sur la terre. Il ne pouvait rien faire de plus parfait, parce qu'il ne pouvait pas servir son Père de façon plus élevée, plus admirable, plus élégante et simple, en même temps que plus intense et plus significative !

La vie de Jésus a culminé dans le don de la Cène et le sacrifice de la Croix, qui sont reproduits l'un et l'autre à la sainte messe. En instituant l'Eucharistie Jésus a concrétisé ce qu'il y avait de plus constant, de plus riche, de plus génial en lui : la disposition à mourir pour Dieu, pour réparer devant Dieu les offenses des hommes, afin de pouvoir dire à son Père cette parole prodigieuse, incroyable, adorable : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Dans l'Eucharistie, l'anéantissement, l'état de don de soi, de mort pour Dieu et pour les hommes, l'état de victime, d'hostie sainte, est plus achevé, plus parfait qu'en aucun autre symbole imaginable. Du reste, nous appelons l'Eucharistie : *l'Hostie* par excellence, mot qui veut dire précisément la « Victime ».

Vous voyez dons la réponse à cette question : pourquoi l'Eucharistie, du côté de Dieu ? — Parce qu'il faut à l'Etre infini un adorateur infini. L'adorateur, c'est Jésus immolé sur l'autel, l'adoration c'est l'anéantissement d'un Dieu-Himme, sous les espèces du pain et du vin. Chaque fois que le saint sacrifice est offert, Dieu est loué, glorifié, adoré, aimé, comme il convient à un Dieu, parce qu'il est loué, adoré, aimé, glorifié par un Dieu fait homme !

II. — *Pourquoi l'Eucharistie du côté de l'homme ?*

Ce que nous avons dit suffirait amplement à justifier l'Eucharistie, mais il était impossible que le Christ réalisât un tel mystère sans que nous en recevions le bénéfice éternel. Il venait pour son Père, certes, mais aussi pour nous : nous le chantons au *Credo : « Qui propter nos et propter nostram salutem descendit de cœlis !* C'est pour nous et pour notre salut qu'il est descendu des cieux. »

Quel bienfait n'est-ce pas pour nous de savoir que la majesté divine reçoit de Jésus, devenu l'un d'entre nous l'hommage qui lui est dû et d'apprendre que nous avons non seulement le droit, mais le devoir de nous associer à cet hommage souverain ? Chaque fois que nous assistons à la messe, et principalement le dimanche et les jours de fête d'obligation, nous devons remercier notre doux Sauveur de prendre la parole sur l'autel, dans le symbole émouvant de son immolation eucharistique, à notre place, en notre nom, et au nom du genre humain tout entier. Nous devons nous serrer bien près de lui, nous tenir unis à lui bien étroitement, en adorant avec lui, en nous anéantissant comme lui, autant qu'il est en nous, en nous jetant en Dieu comme lui, en faisant de la demi-heure ou de l'heure que

nous consacrons à la messe une heure d'éternité, un état permanent, une disposition immortelle à servir Dieu, à aimer Dieu, à nous humilier devant Dieu, à lui demander pardon de nos péchés passés, à lui promettre de n'y plus retomber à l'avenir, à vivre avec Jésus, comme Jésus, en Jésus à jamais. Ainsi sera réalisée cette *nouvelle et éternelle alliance* que le Christ a voulu établir par l'Eucharistie.

La première grâce que nous retirons de la messe, c'est celle d'y prendre part, d'y entrer dans la société du Christ en personne, de nous y hausser à la dignité d'autres christs, et de recevoir dans nos âmes les fruits invisibles, le rayonnement des bénédictions qui coulent comme naturellement d'un mystère si haut et si merveilleux !

Mais là ne s'arrête pas l'ardente charité de Jésus pour nous, dans l'Eucharistie.

Il s'offre à son Père en tant qu'anéanti et il s'offre à nous en tant que pain surnaturel, pain changé en sa propre substance, pour opérer dans nos âmes anémiées par le péché et lassées par le seul fait de vivre sur cette terre stérile et desséchée spirituellement, ce qu'un praticien pourrait appeler la « divine transfusion du sang ».

On vante « les donneurs de sang ». Ils forment une association du dévouement en faveur des malades à bout de forces. Or, Jésus est le plus grand donneur de sang de l'histoire. Chaque fois que nous communions, nous communions à sa chair, à son sang, à sa divinité, à tout son être. Il devient nous et nous devenons lui !

Il nous apporte trois choses essentielles à toute vie chrétienne qui ne veut pas se borner à rester en surface, mais qui aspire à répondre à toute l'étendue de l'appel divin :

1° l'*esprit d'enfance* spirituelle, en ce que nous nous approchons de lui comme des enfants qui reçoivent la nourriture du Père,

2° l'*esprit de pénitence*, par l'imitation du sacrifice divin, auquel la communion nous fait participer à un titre bien plus fort que la simple assistance à la messe,

3° et surtout l'*esprit d'union*, source de toute sainteté, car Dieu seul est saint, et parmi les hommes, Jésus seul est source de toute sainteté, en sorte que c'est en communiant à son corps et à son âme, comme à sa divinité, que nous nous assimilons la divine ressemblance à sa nature : la sainteté.

« *Communion* », c'est le plus doux des mots. Grâce à la communion, nous ne sommes plus seuls ici-bas, nous avons, dans le secret du cœur, où nul ne pénètre, un compagnon intime, un ami, un sauveur, un soutien, un frère, Jésus-Christ et nul ne peut nous le ravir si ce n'est au moyen du péché !

* *

Nous n'avons dit peu de chose du grand « mystère de la foi ». Depuis des siècles, les chrétiens méditent sur ce thème. Et comme le soleil est à la fois ancien et toujours nouveau, ainsi le soleil des âmes, l'Eucharistie n'a rien perdu de sa chaleur ni de sa puissance de fécondité, pour avoir déjà réchauffé et vivifié tant de générations. A notre tour, nous sommes en marche. Usons de ce viatique prodigieux. Trésor inépuisable et dont rien ne passe. Ainsi soit-il.

QUATRE PLANS DE SERMONS SUR L'ENFER

II

QUELS SONT LES HABITANTS DE L'ENFER ?

Exorde. — L'enfer et l'enfer éternel existe. Mais qui donc est destiné à ce sort misérable ? Dieu connaît infailliblement l'avenir et sait si je serai damné. Quelle angoisse ! A ce sentiment naturel d'angoisse, l'enseignement catholique répond par une double affirmation :

1° personne n'est prédestiné à l'enfer ;

2° seuls les pécheurs morts dans l'impénitence vont en enfer.

* *

1er Point. — Personne n'est prédestiné à l'enfer. — La science infaillible de Dieu prévoit bien notre sort éternel, mais elle prévoit aussi l'usage bon ou mauvais que nous ferons de notre liberté ; c'est de cet usage, qui dépend de nous seuls, que résultera notre destinée.

Toujours l'Eglise a protesté contre l'hérésie du prédestiniatianisme, c'est-à-dire de la prédestination par Dieu des hommes à l'enfer. Elle a condamné sur ce point l'hérésie de Calvin (Trente, sess. VI, can. 17). Dieu ne veut pas le péché, il le permet simplement (id., can. 6). Bien plus, Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (I Tim., II, 4) ; Jésus s'est livré lui-même en rançon pour tous (id., 6) ; il est mort pour nous tous (II Cor., V, 15). — Mais l'homme, même après le péché originel, reste libre (Trente, sess. V, can. 5) et peut user de sa liberté pour s'engager sur la voie de la perdition : « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres » (Rom., II, 6).

* *

2e Point. — Seuls les pécheurs impénitents vont en enfer. — Par pécheurs, il faut entendre les hommes coupables de péchés mortels, connus comme tels et pleinement consentis. Ne cherchons pas à dissimuler la gravité des fautes : l'ignorance volontairement entretenue serait plus coupable encore. Tout péché grave, connu et commis comme tel, entraîne la perte de la grâce et mérite l'enfer. Voir S. Paul, I Cor., VI, 9-10 ; Gal., V, 19-21.

Toutefois, pour mériter l'enfer, le pécheur doit demeurer dans l'impénitence, tout au moins à la mort. Tant que nous vivons ici-bas, il est encore possible de faire pénitence et d'obtenir le pardon des plus graves fautes : « Dieu ne veut pas la mort de l'impie, mais qu'il se détourne de sa voie et qu'il vive » (Ezéchiel, XXXIII, 2). Et Jésus : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence » (Luc, V).

« A la pénitence ». Voilà le mot à retenir pour bien comprendre la justice et la miséricorde de Dieu par rapport à la destination des pécheurs. Jusqu'au dernier moment, la pénitence reste possible à l'homme pécheur : exemple du bon larron. Ce sont les impénitents à la mort qui encourront la sentence de damnation. L'impénitence finale, vrai péché contre le Saint-Esprit, qui ne sera remis, ni en ce monde, ni dans l'autre (Mat., XII, 32).

* *

Péroraison. — « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous » (Luc, XIII, 5). N'attendons pas, si nous avons péché. Remettre sans cesse à plus tard la pénitence nécessaire, c'est s'exposer à la mort impénitente et à l'enfer ; c'est en tout cas commettre une grave faute confinant à la présomption. Si nous sommes en état de grâce, faisons pénitence, et pour ceux qui ne font pas pénitence (influence des membres du corps mystique les uns sur les autres) et pour nous-mêmes. La pénitence est le meilleur remède préventif contre les tentations et le péché : « Je châtie mon corps et le réduit en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je sois moi-même réprouvé » (I Cor., IX).